
Fredric Jameson, *A Singular Modernity. Essay on the Ontology of the Present*

Maëline Le Lay



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/559>

DOI : 10.4000/itineraires.559

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2009

Pagination : 183-185

ISBN : 978-2-296-10115-9

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Maëline Le Lay, « Fredric Jameson, *A Singular Modernity. Essay on the Ontology of the Present* », *Itinéraires* [En ligne], 2009-3 | 2009, mis en ligne le 11 août 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/559> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.559>



Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Fredric Jameson, *A Singular Modernity. Essay on the Ontology of the Present*, London/New-York, Verso, 2002, 250 p.

Faisant suite à ses précédents essais sur la modernité et la postmodernité (*Fables of Aggression* Wyndham Lewis, *the Modernist as Fascist* et surtout *Postmodernism, or, The Cultural Logic of Late Capitalism*), cet essai de Fredric Jameson réaffirme son scepticisme à l'égard des principes de la théorie postmoderne. Ce parti-pris sert de point de départ à une analyse méthodique de la « modernité » – dans toutes ses acceptions philosophiques (« Les quatre maximes de la modernité ») – et du modernisme comme idéologie esthétique (« Le modernisme comme idéologie »).

En effet, le postmodernisme se trouve épinglé sans complaisance par la réfutation de la fin des grands récits fondateurs de la modernité, théorie de Lyotard qui refusait la conception linéaire et englobante de l'Histoire. Or, Jameson souligne ici la dépendance de la théorie postmoderne aux catégories modernes du « nouveau » et sa soumission inconditionnelle – à l'instar des prédécesseurs, idéologues de la modernité – à l'innovation, principe de base qui fonde et justifie toute entreprise moderniste comme postmoderniste. Vu sous cet angle, le postmodernisme ne serait qu'un « repackaging » (p. 7) du modernisme, une sorte de recyclage creux et voué à l'épuisement. Selon lui, la répudiation du narratif en appelle à une sorte de retour narratif et tend à justifier la position anti-narrative par d'autres types de récits. Plus généralement, il stigmatise l'usage inflationniste du terme « modernité » responsable de l'importante confusion sémantique qui le caractérise, participant à décrédibiliser le concept et faisant de la modernité, la conformité. En effet, les notions positives d'innovation, de progrès, d'ouverture que ce concept connote *a priori*, s'imposent avec force dans le couple d'antithèses à travers lequel il est toujours entendu : à la modernité s'oppose de manière radicale, l'ordre ancien et plus encore, la volonté farouche de le préserver, voire le conservatisme ainsi que l'intransigeance et la fermeture d'esprit. C'est ainsi que la notion de modernité, bien qu'aucun de ceux qui y font référence ne sache exactement la définir, finit par devenir la norme de toute bonne et valable entreprise philosophique, littéraire, artistique mais aussi économique.

La première moitié de l'ouvrage est consacrée à l'identification des « quatre maximes de la modernité » (conçues comme des réfutations de plusieurs principes de la théorie postmoderne) dont il résume ainsi la première : « On ne peut pas pas périodiser. » Le positionnement par rapport au passé (né lors de la querelle des Anciens et des Modernes) se traduit par la supériorité de l'Antiquité, donc du passé, l'infériorité du présent, marquant ainsi la naissance de l'historicité. Or, perçu positivement, le présent avec son énergie vitale et créative, ne se contente pas de vaincre les nostalgies du temps passé mais assigne de véritables missions à une période historique qui n'en est pas encore une. Le présent en effet, prisonnier de ses positionnements – son complexe par rapport au passé et son appréhension du futur –, ne peut s'affirmer comme une période historique. C'est en fait le sentiment de rupture historique comme celui apparu à la Renaissance par exemple qui

conduit à démarquer clairement une période historique : celle d'avant la rupture, dans le cas présent, le Moyen Âge.

La deuxième maxime déclarant que la modernité n'est pas un concept mais une catégorie narrative, s'appuie sur la dimension narrative des récits de la naissance de la modernité. Observant que la souplesse narrative du diseur d'histoires lui permet de compresser ou rallonger son discours à son gré, de mettre l'accent sur ce qu'il souhaite, il en déduit que l'utilisation du terme « modernité » peut être considérée comme un trope (au sens de Jakobson) en ce sens qu'il est autoréférentiel. Il en conclut ainsi que ce qui passe chez tous les écrivains, pour une théorie de la modernité, est en soi la projection de sa propre structure rhétorique, c'est-à-dire de son propre trope.

La troisième maxime veut que le récit de la modernité ne puisse pas être organisé autour des catégories de la subjectivité. Si la certitude finale du *cogito* cartésien ainsi que la théorie de Heidegger sur la représentation (le sujet créé par l'objet) marquent l'apparition de la modernité, en revanche la dimension subjective de ces théories les empêche d'être considérées comme des récits de la modernité. Au contraire, c'est le principe d'autonomisation (actualisation de la différenciation de Luhmann) qui fonde la quatrième et dernière maxime de la modernité : aucune théorie de la modernité ne fait sens aujourd'hui, à moins qu'elle n'accepte l'hypothèse d'une rupture postmoderne d'avec le moderne.

Puis, dans une « partie-transition » intitulée « Modes transitionnels », Jameson achève le développement des trois outils méthodologiques entamé dans les maximes – la périodisation, le récit et la dépersonnalisation – et qu'il applique dans la deuxième partie.

Il y poursuit l'idée de rupture et de dépersonnalisation, précise l'autonomisation de la représentation esthétique par une dé-subjectivation du langage qui conduit ceux qu'il appelle les « modernistes tardifs » à invoquer l'absolu de l'Art. Ces derniers se distinguent des « hauts modernistes » (ou premiers modernistes) par l'accent mis sur la pratique plus que sur la théorie élaborée par les idéologues de la modernité dans les années 1920-1930. Il en veut pour exemple chez les modernistes tardifs, Maurice Blanchot qu'il considère comme le paradigme le plus éclairant de l'extrême absolu dans la construction d'une idéologie de l'autonomie esthétique. Beckett et Nabokov sont également représentatifs d'une pratique moderniste : de par leur commune situation d'exil, ils illustrent bien, chacun à sa façon, la minorisation du langage littéraire théorisée par Deleuze et Guattari.

Enfin, une des conclusions les plus éclairantes de l'ouvrage porte sur la logique de l'autonomisation de l'art poussée jusqu'au bout qui conduit à discriminer au sein même de la vaste sphère culturelle, la littérature et l'art, de la culture, entendue comme culture industrielle de masse née avec le capitalisme. « La littérature est en fait une nouvelle invention : elle n'est pas l'immense archive de matériel culturel accumulé au fil des temps ; au lieu de ça, elle est en fait ce phénomène historique bien déterminé appelé modernisme » (p. 179).

Ces réminiscences de sa poétique proche de celle des *Cultural Studies* (fondée sur la prise en compte du cadre historique et interprétatif¹), l'amènent à conclure sur un appel marxiste à la dynamique sociale de l'utopie en appelant les ontologies du présent à se tourner vers des archéologies du futur au lieu des prédictions du passé, annonçant par là son prochain ouvrage : *Archeologies of the Future* (traduit en français sous le titre *Archéologies du Futur*, Max Milo, 2007).

Maëline Le Lay
Université Paris 13 – CENEL

Richard Bauman et Charles L. Briggs, *Voices of Modernity. Language Ideologies and the Politics of Inequality*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 356 p.

Parce qu'ils travaillent dans le champ de l'anthropologie culturelle, Bauman et Briggs sont bien placés pour être sensibles au paradoxe qui sous-tend la notion de « langage traditionnel » : sur le terrain, en enquêtant sur tel ou tel peuple, ils peuvent sentir la puissance performative de la parole dite traditionnelle et pour autant, leurs catégories méthodologiques et conceptuelles les contraignent à cantonner leur objet d'étude dans l'espace. Comme si, quel que soit le génie déployé par l'orateur, une force invisible empêchait sa parole de déborder ce cadre neutralisateur de la tradition.

L'ambition des auteurs de cet ouvrage est de comprendre selon quelles procédures s'est construite, à partir du xvii^e siècle, l'idée d'une parole moderne à partir d'une différenciation d'avec l'ensemble multiple des paroles traditionnelles, pré-modernes, folkloriques. Le travail sur ces paroles « archaïques » est une pièce maîtresse de la construction de la modernité. Bauman et Briggs veulent montrer comment la conception d'un langage moderne naît d'un travail de purification qui en fait un outil clé de la structuration des relations sociales et de la politique d'inégalité entre les groupes sociaux. L'identification de « l'Autre pré-moderne » à la fois à l'intérieur des sociétés modernes (ruraux, pauvres, illettrés...) et à l'extérieur (sauvages, primitifs...) est fondée sur une poétique de l'altérité mise au jour par la tradition orale. En ce sens les études folkloristes sont moins le fait de nostalgiques de mondes anciens qu'une pièce maîtresse dans la construction d'un espace social de la modernité.

Bauman et Briggs voient en Locke le véritable initiateur de cette politique d'inégalité linguistique : à la différence de Francis Bacon, qui voit dans le langage un obstacle à une connaissance scientifique et moderne des phénomènes naturels, le Locke de l'*Essai sur l'entendement humain* revendique pour le langage un espace neutre, une « province séparée » totalement décontextualisée du corps social, où les signes purifiés pourraient servir à construire un savoir moderne sur le monde.

1. Fredric Jameson, *The Political Unconscious Narrative as a Socially Symbolic Act*, Cornell University Press, 1981.